

lettres à maman, puisque je ne te dis que des choses générales que chacun peut s'appliquer selon ses besoins, et qui ne regardent personne en particulier. »

C'est un véritable traité de la vie chrétienne et de la perfection dans le monde qu'écrivit ainsi l'abbé. Comme on regrette de ne pouvoir citer ces lettres en entier ! (1) Rien ne saurait rendre la vie et l'âme qui palpitent dans ces pages, le parfum de surnaturel qui se dégage du texte lui-même.

« Dans ce délicat et premier apprentissage en la conduite des âmes, écrit Mgr Puyol (2), le Serviteur de Marie a montré une sagacité, une connaissance du cœur humain, une prudence qui n'appartiennent guère qu'aux maîtres de la vie spirituelle. Non, Dieu n'a refusé à son ministre aucune des grâces qui lui étaient nécessaires pour mener à bonne fin l'œuvre, difficile entre toutes, de la perfection d'une âme. » Et il ajoute :

« N'est-ce pas un exemple curieux que celui de ce moraliste à peine âgé de vingt-six ans, sans connaissance du siècle, confiné au pied des montagnes, et qui, du fond d'un petit Séminaire, avec une sagesse consommée, donne les plus précieuses indications à une jeune fille de seize ans, vivant au milieu des dangers d'une cité populeuse ! Pouvait-on toucher avec plus de prudence et plus de fermeté, aux fibres les plus sensibles du cœur humain ? Tant d'habileté et de discrétion ne pouvaient être le fruit d'une expérience personnelle. La grâce de Dieu, communiquant au sacerdoce un don particulier, les leçons de la spiritualité chrétienne, étudiées avec sagacité par un ami des âmes saintement ambitieux de connaître la science de la vie intérieure, telles étaient les sources où le Serviteur de Marie puisait les lumières et la pénétration dont il fait preuve aujourd'hui. »

Essayons de comprendre l'idéal de la perfection à acquérir dans le monde, tel que le Bon Père le concevait et le proposait à Elise et à tous les chrétiens.

(1) On en compte une quarantaine, écrites de 1827 à 1831 (1^{er} volume de la correspondance du Bon Père. Ces ouvrages ne sont pas dans le commerce.

(2) *Vie*, pp. 129 et 146.

LA VIE DÉVOTE. — « Vous aspirez à la dévotion, déclare saint François de Sales, il faut avant tout que vous sachiez ce qu'est la dévotion, car il n'y en a qu'une bonne, et il en est plusieurs vaines et fausses. » (1)

Ce principe est pour l'abbé Cestac le point de départ de toute vraie direction :

« Tu sais, ma chère enfant, que je t'ai toujours engagée à bien aimer, à bien servir le bon Dieu, à éviter avec soin tout ce qui peut l'offenser. Je t'ai même dit que c'est là seulement que se trouvent la paix et le bonheur, même dès cette vie, et ton expérience a bien dû t'en convaincre ; mais il est nécessaire que tu saches en quoi consiste cette véritable dévotion que le Seigneur demande de toi. » (2)

On ne veut pas embrasser la « vie dévote » ou : 1^o parce qu'on croit la sainteté trop difficile à atteindre ; ou, 2^o, parce que les personnes qui y sont adonnées ne paraissent pas meilleures que les autres ; ou, 3^o, parce qu'on voudrait le goût sensible. Une illusion qui séduit beaucoup de monde, c'est que l'on se forme une fausse idée de la sainteté.

1^o « A entendre certains gens, il faudrait, pour être saint, quitter tout, abandonner tout, s'enfoncer dans un désert, et là, ne plus s'occuper que de prières, de mortifications. Or, dit-on, cela est impossible, et alors le mieux est de laisser la sainteté pour les saints ; quant à soi, on marche en avant, à travers mille fautes, mille péchés, mille infidélités à l'égard de Dieu, c'est-à-dire que, sous prétexte que l'on ne peut pas être un saint, on se tranquillise sur son état, et on court à sa propre perte. Voilà, mon enfant, une erreur inventée par l'esprit de mensonge, accréditée par le monde, favorisée par les passions, qui ne demandent pas mieux que de trouver un prétexte honnête pour se satisfaire.

Non, mon enfant, ce n'est pas là qu'est la sainteté. Sans doute, il y a des âmes privilégiées, des âmes choisies que Dieu appelle par des voies extraordinaires, et il faut bien qu'il y en

(1) *Introduction à la Vie dévote*, (ch. I).

(2) *Lettres*, t. I, p. 139.

ait. Ce sont comme les héros du christianisme, comme des lumières brillantes qui éclairaient le monde par leurs vertus ; mais ces exemples sont rares, et c'est une erreur grossière de croire que tout le monde soit appelé à un genre de vie si extraordinaire. » (1)

2° De plus, « malheureusement, on a, dans le monde, surtout parmi la jeunesse, de grandes préventions contre ce qu'on appelle la dévotion, et il faut avouer que certaines personnes, qui se disent ou qui passent pour dévotes, ne contribuent pas à les faire disparaître. Ces personnes sont plus minutieuses pour les autres que pour elles-mêmes : elles vont et entrent dans tous les petits secrets de femmes ; elles se chargent de toutes les prières qui paraissent, font partie de toutes les confréries, surtout des nouvelles, et attachent à cela toute leur perfection. Mon enfant, ce sont là des travers étrangers à la vraie dévotion. Ne crois pas cependant que je veuille ici exagérer ces imperfections et en faire la satire. Après tout, si ces personnes sont bonnes, charitables, attentives à leurs devoirs, exactes à l'observation de la loi de Dieu, tu sens bien qu'elles sont, malgré ces pieux excès, préférables à ces femmes jalouses, vaines, enivrées d'elles-mêmes, ne cherchant qu'à voir et à être vues, et faisant de leur corps leur idole. Ah ! il y a encore bien loin des unes aux autres. Quoi qu'en dise le monde, qui juge si mal de ce qui plaît à Dieu, il n'épargne pas, dans le fond, les unes plus que les autres. Je voudrais, avec la grâce de Dieu, te faire éviter ces deux écueils, en te fixant sur la vraie dévotion. Tu sais que je n'aime pas tout ce qui est minutieux et ridicule ; tu sais que j'aime bien moins l'orgueil, la vanité, la dissipation et l'oubli de Dieu. Ainsi, ma chère amie, je tâcherai de bien t'éclairer sur un sujet si important. Je t'assure que si l'on connaissait la vraie piété, la vraie dévotion, les trois quarts de ceux qui se permettent de la critiquer tomberaient à ses genoux et lui rendraient hommage. » (2)

3° « Tu t'imagines peut-être encore que la sainteté consiste dans le goût et le plaisir aux choses de Dieu, à faire ses prières avec un sentiment vif de dévotion, à n'avoir aucun penchant

(1) *Lettres*, t. I., p. 121.

(2) *Ibid.*, p. 139.

pour les plaisirs du monde, à les regarder avec dégoût et en pitié, à n'éprouver aucune tentation ni de vaine gloire, ni d'aucune autre espèce, à être indifférente sur les vanités et la parure, à ne se plaire que dans les églises et la compagnie des personnes qui aiment à parler de Dieu ? Si cela est, ma chère amie, tu es dans l'illusion, et cette illusion est pour toi fort dangereuse.

« Sans doute, il nous serait bien agréable de sentir les choses de Dieu, mais alors, où serait le mérite ? Cela est quelquefois la récompense de la vertu, mais ce n'est pas la vertu. Pour gagner le ciel, il faut de la peine, il faut du travail, il faut se faire une sainte violence ; voilà la véritable voie. Tout le reste est illusion et chimère. » (1)

En quoi donc consiste la dévotion vraie ? la sainteté vraie ? « Dans l'accomplissement des devoirs que Dieu nous impose. Ainsi une personne qui aura le bonheur de bien accomplir, pour Dieu, les différentes obligations de son état, serait une véritable sainte ; il n'en faudrait pas davantage. » (2)

Il faut donc devenir des saints, c'est-à-dire accomplir parfaitement la volonté divine. D'où ce beau programme du chrétien : « Tout par Dieu, rien que par Dieu ! voilà notre devise ; et puisqu'il plaît au Seigneur de t'appeler intérieure-ment à une vie plus chrétienne, ne lui résiste pas... Car, n'eussions-nous rien en ce monde, ni honneur, ni fortune, ni plaisir, si nous avons Dieu, nous avons tout. Au contraire, eussions-nous tout le reste, si nous ne sommes pas bien avec Dieu, qu'avons-nous ? Le temps emporte tout, Dieu seul est éternel, et il n'y a que ce qui est éternel qui soit en proportion avec l'esprit, le cœur et les besoins de l'homme... Oui, attachons-nous à Dieu et à Dieu seul. Voilà ce qui est solide, durable, éternel et digne des hautes destinées de l'homme ; tout le reste n'est que néant, vanité, illusion. Là seulement est le bonheur, la paix, ailleurs se rencontrent le trouble, l'agitation et le malheur ! » (3)

(1) *Lettres*, t. I., p. 170.

(2) *Ibid.*, p. 122.

(3) *Ibid.*, pp. 185 et 196.

COMMENT ON ARRIVE A LA DÉVOTION. — Pour atteindre à cette perfection de la vie chrétienne, l'âme a un triple devoir à remplir : 1° écarter les obstacles ; 2° accomplir les obligations positives de la loi divine ; 3° user des moyens indiqués par les auteurs.

1° *Obstacles à vaincre.* — Le premier obstacle est l'attaché au siècle. « Fixe ta vue sur l'éternité ; le monde passe avec ses folles joies et ses vains amusements. Exerce-toi à un profond mépris de tout ce qui n'est pas Dieu. Ecoute bien cette réflexion, elle est très simple : l'amour de Dieu et l'amour du monde sont deux amours incompatibles. Dieu veut le cœur tout entier ou du tout : point de partage. Si donc l'amour du monde domine, il n'est pas possible de goûter l'amour de Dieu, mais aussi, lorsque, après des résolutions courageuses, l'amour de Dieu vient à dominer, l'amour du monde s'évanouit ; on s'étonne comment on a pu s'attacher à un objet si vain, si faux et si passager ! »

Le second obstacle, c'est le démon. « Il n'y a rien de commun entre Jésus-Christ et le démon, entre la voie du salut, de la paix, du vrai bonheur, et la voie du désordre, de la réprobation. Ceux qui suivent l'une ont des goûts, des inclinations, des manières de penser et d'agir diamétralement opposées aux manières de penser et d'agir de ceux qui suivent l'autre. Entre ces deux voies, le milieu est impossible. Dieu nous le fait connaître et nous laisse libres. A nous de prendre une décision, mais sans partage : « Celui qui n'est pas avec moi, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, est contre moi. » Et puisque, par la miséricorde de Dieu, tu veux, ma chère enfant, être à Jésus, lui appartenir dans le temps et dans l'éternité, il faut agir en conséquence, et prendre franchement ton parti dans les circonstances critiques où l'on chercherait à te faire dévier... Je connais tout ce que la malice du démon peut inspirer à un jeune cœur et toutes les misères qui peuvent en être la suite. » (1)

(1) *Lettres*, t. I., pp. 136-206.

Le troisième obstacle, c'est soi-même. « Le cœur de l'homme particulièrement à ton âge et dans ton sexe, est extrêmement faible et inconstant. Une personne qui, aujourd'hui, est pleine de bonnes résolutions poura, si elle n'y prend garde, changer en bien peu de temps et, avant trois mois, se trouver loin de sa route ! Elle se nourrira d'autres idées ; par exemple, qu'il n'est pas nécessaire d'être si dévote, qu'on n'est pas une religieuse, et que la vie serait bien triste si l'on ne pouvait un peu s'égayer ; que d'ailleurs on n'a, Dieu merci, aucune mauvaise intention. De là, ma chère enfant, et sous ces prétextes, on se relâche insensiblement, on ne se plaît plus autant à l'église ; il tarde que les vêpres soient finies pour aller se promener, on les trouve bien longues. Le cœur se porte au dehors, les prières sont tièdes, l'esprit se remplit de mille distractions ; on devient plus froide pour les sacrements, on trouve que c'est assez de se confesser, d'abord tous les deux ou trois mois, puis, aux grandes fêtes. Alors on y va, moitié par respect humain, par honte ; on voudrait que cette fête fût loin ! Le cœur n'est plus comme autrefois, on est toute changée. Mais en revanche, on devient ardente pour la parure, pour les mondanités ; il faut être propre, et sous ce prétexte, on recherche ce qui peut le mieux nous flatter. Le miroir devient notre grand ami ; on n'est pas fâchée de plaire. Un tel, en passant, m'a regardée de préférence ; on en ressent, à l'intérieur, un secret plaisir, et alors on est déjà à mille lieues du point d'où l'on est partie. Et que de misères s'ensuivent ! On continue à glisser dans le mauvais chemin : adieu la piété ! adieu la religion ! On en conserve une espèce de fantôme qui, dans le fond, n'est qu'hypocrisie. » (1)

Le sagace psychologue, poussant à fond son analyse, constate que la cause de la plupart des chutes se trouve dans une légèreté très grande des esprits. « Tu te plains de ta légèreté ; c'est un défaut beaucoup plus dangereux qu'on ne le croit communément, et qui, dans la conduite de l'âme, peut avoir souvent de funestes résultats. La légèreté, c'est cette facilité extrême avec laquelle on passe du bien au mal ; on a assisté

(1) *Lettres*, t. I., p. 117.

à un sermon, on a appris la mort de quelque personne : voilà que l'on est tout affecté, on revient sur soi-même ; la conscience dit qu'on ne va pas bien, on ne voudrait pas vivre ainsi ; mais on se contente de ces pensées générales : *On ne réfléchit à rien de positif, on n'approfondit pas son état...* Mais voici qu'une amie pleine de gaieté vient nous voir ; elle nous raconte ceci ou cela ; elle promène notre imagination à travers des objets riants qui l'amuse ; peu à peu, notre âme se débarrasse de sa tristesse. Elle oublie ses bonnes réflexions ; elle passe dans un état d'évaporation et d'oubli de toute bonne pensée, et alors que reste-t-il ? Un sentiment vague de son mal, une crainte, presque une horreur de la piété. Cependant, on n'est pas heureuse. Il reste, au fond de l'âme, un malaise, une peine intérieure et profonde qui nous poursuit partout et qui se révélera à la première occasion qui nous rappellera à nous-mêmes. Mais qu'arrive-t-il à la fin ? C'est qu'à force de balancer constamment entre le mal et le bien, la nature penchant plus vers le mal que vers le bien, chaque balancement nous fait perdre un peu de bien et nous rapproche du mal. La piété ne se présente à nous que pour nous attrister, nous la considérons, à la fin, comme une ennemie dont nous voudrions bien nous défaire. Et, quand on en est là, peu de chose suffit souvent pour nous éloigner, et peut-être à jamais, de la bonne voie... Voilà les dangers et les suites de la légèreté, de cette flexibilité, de cette inconstance qui nous fait tourner à tous les vents (1) ».

Le quatrième obstacle à vaincre, ce sont les occasions. Puisque la légèreté naturelle, les attrait du monde et les tentations du démon sont tels, la simple prudence conseille d'éviter les occasions, avec un grand soin, car « celui qui aime le danger y périra. » (2) Donc, pas de fausse complaisance : « La complaisance est une bonne chose sans doute, mais lorsqu'elle s'exerce aux dépens du devoir et avec diminution de l'esprit

(1) *Lettres*, t. I., p. 163. N'est-ce pas un excellent commentaire de la parole de Jérémie (XII, 11) : Le grand malheur dont souffre le monde, c'est qu'il n'y ait plus personne qui réfléchisse.

(2) *Eccel.* V. 27.

de Dieu, elle devient faiblesse, respect humain. Son principe est l'amour-propre et ses suites sont trop souvent la perte de l'âme. » (1)

Parmi les occasions les plus fréquentes qui s'offrent à la jeunesse, il convient de signaler les bals : « Nous voilà en carnaval ! O mon Dieu, que de fautes vont se commettre ! Et toi, ma chère Elise, comment le passeras-tu ? Saintement, je l'espère, et par là-même, heureusement. Voilà ce dont il faut se pénétrer ; mais c'est un peu difficile. Une telle a reçu trois, quatre, cinq invitations pour des bals, elle en est toute hors d'elle-même. Elle ne manque pas de montrer les cartes à qui veut les voir, et afin que personne ne l'ignore, elle aura soin de les mettre en évidence au trumeau de la cheminée. Moi, je n'en ai pas reçu et me voilà toute triste. Je ne ferai pas semblant au dehors ; je dirai : « Je m'en soucie fort peu. » Mais, au dedans, je me ronge les entrailles, et je dévore un cuisant chagrin. Supposé que j'en reçoive, me voilà toute contente. Mais du plaisir d'être invitée, au plaisir d'y aller, il n'y a pas loin ! Si maman voulait m'accompagner, j'irais bien volontiers ! D'ailleurs, avec maman, quel mal puis-je faire ? Ou bien : telles et telles y vont, je puis bien y aller moi aussi. Dieu me garde de la moindre mauvaise intention ! Enfin je ne suis pas religieuse, et puisque je dois vivre dans le monde, il faut bien faire comme les autres ; et puis cela peut ouvrir la voie à autre chose, je suis en âge de penser à un avenir. La conscience crie bien un peu au fond de l'âme, mais on la prie de se taire, et on fait soi-même tant de bruit, que l'on finit par ne plus l'entendre. Allons, voilà qui est décidé, nous allons à un bal. Ce n'est qu'un bal de société : à ceux-là, il n'y a rien à craindre. Quel plaisir cependant d'y aller ! On y pense longtemps à l'avance ; on prépare ce qu'on a de mieux pour ce beau soir. Il arrive : le pauvre miroir va avoir bien des affaires. Que de réponses n'aura-t-il pas à donner ! Enfin, on est contente, on ne se croit pas trop mal. On se rend à l'assemblée. L'orchestre, les flambeaux, les jeunes gens, les demoiselles, toutes mieux parées les unes que

(1) *Lettres*, t. I., p. 206.

les autres, tout frappe, saisit le cœur. L'œil a vite fait le tour de la salle et rapporte un tout petit brin de jalousie contre celle-ci, de mépris pour celle-là; hélas! et trop souvent, bien autre chose!.. Mais dans ce moment on n'a plus qu'une ombre de conscience : elle est restée à la porte. Voilà qu'un jeune homme, des mieux faits, celui-là même qui avait fixé notre attention, passe dans un groupe voisin. On voudrait bien qu'il se tournât un peu de ce côté-ci, mais on fait l'indifférent. Il s'approche, le cœur palpite; on l'écoute avec plaisir, il conte des sonnettes, laisse échapper bien des compliments que l'on prend pour de l'argent comptant. On se défend, on sourit, ou, plus court, on fait l'imbécile — c'est bien le terme propre. — La tête, les yeux, le cœur, tout travaille. On croit lui avoir plu, on s'en félicite. Mais, à peine nous a-t-il quittée, qu'il est allé dans une autre cercle! On le suit des yeux, on le voit rire, parler avec d'autres plus longtemps qu'avec nous : voilà l'envie qui arrive... Enfin celui-là partant, un autre lui succède. Ce n'est pas tout : on danse, on rit, on entend, on voit, on parle, Dieu sait comment et de quoi! Après s'être bien amusée, on sort du bal, mais le bal ne sort pas de la tête, moins encore du cœur. L'imagination, toute pleine de ce qui s'est passé, emporte des impressions funestes, et si l'on était innocente avant d'aller au bal, on ne l'est pas au retour!

Qui pourrait compter les fautes de vanité, de pensées, de paroles, d'affections dont on s'est rendue coupable? Aussi quel bouleversement dans l'âme! Adieu la prière; adieu la lecture spirituelle; adieu toute bonne pensée! A cette joie douce de la bonne conscience succède un trouble indéfinissable. On éprouve toute la différence du service du monde et du service de Dieu, aussitôt que l'on est entrée dans cette voie qui paraît d'abord si heureuse, mais qui est hérissée de tant d'épines, semée de dégoûts et d'amertume! Ah! ma chère Elise, si je pouvais ici suivre cette personne, si je pouvais ouvrir son cœur, et te le montrer à nu, tu y verrais des plaies et des plaies bien sanglantes de jalousie, de dépit, de confusion, de haine, d'irritation; et les remords, les soucis, que sais-je! Que n'éprouve-t-on pas, en effet, en s'éloignant de Dieu! Que le bon Dieu t'en préserve! Je t'aime bien, ma chère amie, mais je prie le Seigneur de t'enlever de ce monde,

si jamais tu devais ainsi t'égarer dans ces voies désolées, dont le commencement enchante, mais qui conduisent à la mort éternelle! » (1)

Enfin, le cinquième obstacle à vaincre, c'est l'épreuve intérieure. Les épreuves que le bon Dieu envoie, il convient de les accepter comme un moyen de s'aguerrir et de gagner des mérites. « Tu sais que dans l'année il y a l'hiver où l'on ne voit que pluie, neige, froid, brouillard et tout le reste, et le printemps où tout dans la nature annonce la belle saison. Il en est de même dans la vie spirituelle. Dieu permet des tristesses et des consolations, du calme et des tempêtes, et cet ordre de la Providence est infiniment juste, parce qu'il nous tient dans une grande humilité si nous savons en faire notre profit. Ne sois donc pas étonnée d'éprouver ces variations si pénibles; mais seulement prends garde d'en perdre le fruit par l'abattement, la tiédeur volontaire et la négligence de tes devoirs! Tu as de la peine, dis-tu, à faire tes prières; il te tarde qu'elles finissent! Cela ne m'étonne pas, ma chère enfant; ce n'est pas là qu'est le mal. Mais si tu t'accouais, si tu te jetais sur la chaise, et si tu tournais la tête de côté et d'autre, si tu ne faisais aucun effort pour ranimer ton attention, si au moins tu ne gémissais pas intérieurement de ta misère et si tu ne demandais pas le secours de Dieu, en un mot, si tu t'abandonnais volontairement à cette négligence, voilà où serait le mal... Rappelle-toi que sainte Thérèse a été, je crois, plus de vingt ans sans pouvoir faire la moindre méditation. Elle n'éprouvait que dégoûts, sécheresses, ennuis et le reste. Mais elle persévéra toujours par obéissance et elle est devenue une grande sainte. » (2)

Et ailleurs : Dieu veut que nous méritions un si grand bonheur (la possession du ciel); il met notre fidélité à l'épreuve. Les tentations nous pressent, nous sollicitent, les discours, les exemples, les occasions, tout semble conjuré pour notre perte; mais ayons courage; Dieu ne permettra jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. Ainsi, ma chère sœur, ne te

(1) *Lettres*, t. I., p. 159.

(2) *Ibid.*, p. 137.

lasse pas de combattre, puisque tu combats avec Dieu et pour Dieu. S'il t'arrive quelquefois d'être vaincue, ne te laisse pas décourager, mais lève les yeux vers le Seigneur qui connaît bien tes misères, et prie-le avec amour et confiance de te porter lui-même dans son sein, de te fortifier, de t'encourager. Offre-toi à lui sans réserve, et tu sentiras la consolation couler dans ton âme affligée. Mille fois par jour tu serais infidèle, et mille fois aussi tu devrais prendre de nouvelles résolutions jusqu'à ce que Dieu t'exauce. A la fin tu obtiendras ce que tu demandes, si Dieu le juge utile à ton salut; ou s'il vaut mieux que tu restes dans les peines, eh bien ! que Dieu en soit béni ! résigne-toi à sa volonté sainte. » (1)

Sur cette dernière pensée le directeur insiste. Jamais les dangers ne seront trop grands, ni les difficultés insurmontables, ni les pièges de l'ennemi trop subtils, si l'on conserve toujours la confiance en Dieu. L'apôtre ne disait-il pas : « Je puis tout en celui qui me fortifie ! (2) » Il ne faut jamais perdre courage; nos fautes mêmes, fussent-elles graves, ne doivent jamais nous enlever la paix; et cette paix se fonde sur l'infinie, l'impénétrable bonté de notre Sauveur, et sur l'espérance, toujours vivante, de son secours. Courage donc, jette-toi, malgré toutes tes répugnances, dans les bras de sa miséricorde et il saura te délivrer au temps convenable. *Que s'il lui plaît de t'éprouver toujours dans cette vie, c'est la plus belle, la meilleure part de son cœur, celle qu'il a prise pour lui-même et qu'il n'a donnée qu'à ses plus chers amis.* (3)

« Le découragement n'est pas du tout selon le cœur de Dieu. Il vient de l'amour-propre, de l'horreur que tu as pour toute peine; mais il ne doit pas en être ainsi. Lorsque tu as commis quelque faute, et que tu éprouves du découragement, lorsque ton esprit se dissipe et que ton cœur demande des consolations extérieures, rentre doucement en toi-même par un petit effort, reconnais que cet état d'obscurcissement vient de Dieu, qui punit ainsi ceux qu'il aime; unis ton pauvre cœur

(1) *Lettres*, t. I, p. 303.(2) *Philipp.*, IV, 13.(3) *Lettres*, t. I, p. 209.

au cœur de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers, et dis tout simplement à Dieu : « Seigneur, si vous voulez que je sois dans les consolations, soyez béni; si vous voulez que je sois dans les peines, soyez encore béni; que votre volonté se fasse et non la mienne ! » Et dans cet état, redouble de vigilance pour éviter toute faute volontaire, et humilie-toi bien profondément s'il t'en échappe quelque une. Voilà, ma chère sœur, la conduite qu'il te faut tenir.

« Après tout, ma bonne sœur, ne t'afflige pas trop de ces variations; sois assurée qu'elles auront un terme. Dieu veille évidemment sur toi, et tu dois t'abandonner à lui, telle que tu es, avec tes misères, tes faiblesses, ta légèreté, ton inconstance; te remettre entre ses mains, lui confier tous tes intérêts, ne plus compter que sur lui, et du tout sur toi-même, prier tous les jours et te tenir assurée qu'en faisant ainsi tu seras sur la voie du ciel. » (1)

Et encore : « Je te parle souvent de la Providence et de la confiance entière que nous devons avoir en elle; cependant nous ne devons y compter qu'autant que nous sommes fidèles aux mouvements de l'esprit de Dieu. Ce qui doit nous consoler beaucoup, c'est que, quand bien même notre vie serait pleine de misères et d'infidélités, Dieu est toujours disposé à nous recevoir et à nous bénir, pourvu que nous allions à lui avec un cœur droit et sincère; fussions-nous tombés mille fois le jour dans nos petites misères, sa bonté accueillera toujours notre retour vers lui. Pense un peu à ces choses. » (2)

2° *Devoirs positifs*. — Voilà donc, signalés et décrits de main de maître, les obstacles qu'il faut surmonter pour entrer dans la voie de la dévotion : le monde et ses plaisirs, le démon et sa malice, les faiblesses de la nature et les épreuves providentielles.

Confiante en Dieu et armée de courage, l'âme chrétienne peut, désormais, être placée en face de ses devoirs. L'abbé Cestac en conserve la division classique : devoirs envers Dieu, devoirs envers le prochain, devoirs envers soi-même.

(1) *Lettres*, t. I, p. 197.(2) *Ibid.*, p. 230.

A) Devoirs envers Dieu : « Quoique nous devions, autant que possible, rapporter toutes nos actions à Dieu, il y a cependant certains devoirs particuliers à lui rendre, d'abord dans nos prières. Tu dois t'accoutumer à bien faire tes prières. Evite la paresse et la nonchalance : tout cela dépend de l'habitude. Si, aujourd'hui, tu poses une main sur la chaise, demain tu y mettras les deux, puis les coudes, puis la tête, puis le corps entier ; de là le sommeil, l'ennui, la lassitude. On tourne la tête de côté et d'autre, en un mot, on fait ses prières avec une négligence coupable, et d'une manière bien injurieuse au Dieu trois fois saint que l'on y adore... Quand tu fais ta prière, mets-toi à l'écart, et là, en présence de Dieu, tranquillement, sans empressement, fais ta prière avec le plus grand respect. Un *Pater* bien dit, du fond du cœur, vaut mieux que dix chapellets récités avec négligence et comme par manière d'acquit, *assurément une heure sur vingt-quatre n'est pas trop pour Dieu.* »

B) Devoirs envers le prochain. — « Passons aux devoirs à l'égard de ton prochain. D'abord, mon enfant, tes premiers devoirs, en ce genre, doivent se rapporter à papa et à maman. Je n'ai pas besoin de te dire que Dieu te le commande rigoureusement, et que l'on peut, souvent, se rendre très coupable en manquant de respect à ses parents. Je me contenterai de te rappeler que la reconnaissance seule devrait nous rendre esclaves de leurs désirs, sauf toujours les droits de la conscience. Or, ma chère sœur, à quoi se réduisent tes devoirs à l'égard de papa et de maman ? A l'obéissance et à la prévenance.

« En premier lieu à l'obéissance, mais à une obéissance de cœur ; car, obéir en murmurant, obéir en boudant, en se plaignant, ce n'est pas obéir, ou c'est faire payer bien cher l'obéissance. Pour moi, je préférerais mille fois faire moi-même la chose que de la voir faire avec chagrin, à contre-cœur. Il faut donc que ton obéissance soit prompte, douce, aimable, pleine de bonne volonté ».

Elle ne suffit pas à une enfant qui veut remplir toute l'étendue des devoirs que lui imposent la nature et la religion. Il faut y ajouter la prévenance. « Rien de plus aimable qu'une personne prévenante qui va au-devant de ce qui peut faire plaisir.

Saint Paul nous recommande cette vertu, et il n'est pas douteux qu'elle ne puisse nous faire gagner une infinité de mérites. Si, comme je n'en doute pas, mon enfant, tu as pour papa et pour maman un véritable et cordial attachement, il ne sera pas nécessaire de te dire en quoi consiste cette prévenance : ton cœur te le dira assez. » (1)

C) Envers soi-même : « Tout peut se réduire à ces deux points : combattre tes défauts, acquérir les vertus qui te manquent.

« Je dis avant tout : combattre tes défauts. Tout le monde a des défauts à corriger et des ennemis à combattre ; c'est là le fond du cœur de l'homme. Les plus grands saints n'en ont pas été exempts. Dans le fond, ces inclinations mauvaises qui s'élèvent dans le cœur de l'homme lui sont utiles pour s'humilier à la vue de sa faiblesse ; elles lui offrent d'ailleurs un sujet continu de mérites aux yeux de Dieu. « Celui-là seul sera couronné, dit saint Paul, qui aura bien combattu. » Ces inclinations qui sont à peu près les mêmes dans tous les hommes ne se présentent pas dans tous de la même manière. Chez les uns, elles sont plus fortes ; chez les autres, elles sont plus faibles : cela dépend de l'âge, du tempérament, de la vertu que l'on a acquise et aussi de la volonté de Dieu qui éprouve plus ou moins les âmes, selon les desseins de sa justice ou de sa miséricorde. D'ailleurs, quoi qu'elles ne soient pas les mêmes chez tous, tous néanmoins ont à combattre pour gagner le ciel. Ainsi, ma chère enfant, il n'y a pas de doute que, toi aussi, tu dois avoir à corriger bien des défauts, et à combattre plus ou moins contre les ennemis de ton salut. » (2)

« Mais parmi tous les mauvais penchants, il en est un qui est plus marqué, plus dangereux que les autres : c'est le défaut dominant, c'est la passion dominante. Cette passion dominante est la reine et la maîtresse du cœur. Elle s'empare de notre être de telle manière que si l'on voulait la laisser dominer en nous, on ne penserait qu'à elle, on n'aurait que pour elle, on ne sacrifierait qu'à elle. Et alors où serait Dieu ?

(1) *Lettres*, t. I., p. 125.

(2) *Ibid.*, p. 128.

Cette passion, c'est tantôt l'ambition, tantôt le désir de plaire, tantôt l'aversion contre ce qui nous déplaît ou nous irrite, la jalousie, la colère, l'orgueil qui veut s'élever au-dessus des autres; quelquefois un attachement, une inclination qui peut devenir plus dangereuse encore, que sais-je? Tout cela peut devenir passion dominante. Or, mon enfant, malheur à qui ne travaille pas sérieusement à affaiblir, même à arracher de son cœur cette malheureuse passion! Elle est à l'âme ce que le ver solitaire est au corps: elle dévore sa substance, la mine, la creuse, la dessèche et finit avant longtemps par la faire périr, presque sans qu'elle s'en aperçoive... » (1)

On doit donc, avant tout, s'attacher à bien connaître sa passion dominante. C'est une connaissance extrêmement importante et même absolument nécessaire pour se sauver. Celui qui vit sans y penser en sera certainement la victime et finira par se perdre. Il est donc essentiel de se bien fixer dans cette connaissance.

« Mais cette connaissance ne nous suffit pas: elle nous rendrait même plus coupables, si nous ne travaillions en même temps à déraciner un si dangereux ennemi. Une fois que nous connaissons notre défaut dominant, nous ne devons cesser de le combattre; lorsque l'Écriture nous dit que « la vie de l'homme est une guerre », cette guerre s'entend de celle que nous faisons à nos inclinations mauvaises, surtout à notre passion dominante qui les dirige toutes. » (2)

« Il faut ensuite veiller à la pratique des vertus de son état: la douceur, la patience, l'humilité, même la mortification, la vigilance intérieure et extérieure, pour ne rien laisser pénétrer qui puisse offenser Dieu. » (3)

Ainsi parviendra-t-on à réaliser le magnifique idéal du parfait chrétien, dont l'abbé Cestac trace un magistral tableau.

« L'homme ne doit pas vivre par les sens. Cette vie, bornée dans sa durée puisqu'elle n'a que quelques jours, insuffisante puisque jamais l'homme n'y trouvera de bonheur, dégradante

(1) *Lettres*, t. I., p. 130.

(2) *Ibid.* p. 132.

(3) *Ibid.*, p. 171.

puisqu'elle éteint dans l'homme ces pensées généreuses, ces vertus sublimes qui l'élèvent au rang des anges, cette vie, dis-je, n'est pas la vie véritable de l'homme tel que nous le montront les nobles facultés dont le Créateur l'a pourvu. Il est une autre vie, une vie toute spirituelle, toute divine, qui élève l'homme comme dans une région supérieure. Cette vie est dans l'âme, et c'est Dieu qui la lui communique, comme l'âme la communique aux organes... La vie de l'homme, c'est la vie de l'âme; et la vie de l'âme c'est l'union à Dieu, par Jésus-Christ. C'est l'union de notre esprit à l'Esprit de Jésus-Christ, de notre cœur à son Cœur, de notre corps à son Corps sacré; c'est penser comme il pense, désirer ce qu'il désire, vouloir ce qu'il veut, ne penser que par son Esprit, n'aimer que par son Cœur, n'agir que par sa grâce, en sorte que nous puissions dire avec saint Paul: « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » (1) Voilà la vie propre de l'homme, mais de l'homme régénéré, de l'homme parfait, du chrétien en un mot. » (2)

3° *Moyens efficaces de sanctification.* — Pour atteindre à la perfection de la vie surnaturelle, il est nécessaire de s'astreindre à la discipline spirituelle préconisée par les auteurs ascétiques: 1° se faire un règlement de vie; 2° choisir un sage directeur; 3° vivre dans la pensée habituelle de l'au-delà; 4° pratiquer la vigilance et la prière; 5° recourir fréquemment aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie; 6° avoir une dévotion spéciale à la très sainte Vierge.

1° *Le règlement de vie.* — « Je connais encore mieux que toi l'importance d'un bon règlement. Mais un règlement n'est bon que lorsqu'on l'observe; si on doit y être infidèle, mieux vaudrait assurément ne pas s'y assujettir. Or, il en coûte de plier sa volonté sous l'inflexible volonté d'une règle. A la vérité, les avantages en sont immenses, et je répondrais, sans hésitation, du salut d'une personne qui aurait vécu ainsi, sous l'obéissance d'un bon règlement. Mais je te le répète, il en

(1) *Gal.*, II, 20.

(2) *Lettres*, t. I., p. 211.

coûte pour s'y habituer surtout, et je t'assure qu'il faut du courage. Cependant, tout est possible avec la grâce de Dieu, et puisque tu me parais bien résolue à suivre avec générosité la voix de Dieu, voici, en attendant, tout ce que je veux te prescrire (1). Le lever à heure fixe... Ta journée dépendra presque toujours de ton lever... Après la prière, qu'il ne faut jamais manquer, une petite lecture réfléchie, sur un livre pieux, puis élever ton cœur à Dieu et aller au travail ».

Il insiste sur l'oraison : « Cet exercice a la plus grande importance ». Comment y procéder ? « Tu t'appliqueras à toi-même, à ta conduite, à ta passion dominante, aux rapports que tu as habituellement avec les diverses personnes que tu fréquentes, les réflexions que t'inspirera la lecture. A la suite, tu prendras des résolutions pratiques pour le long de la journée. Eh bien ! te voilà sortant de la méditation ! Que dois-tu faire ? Descendras-tu l'escalier en sautant, chantant ? etc.. Ce pourrait bien être là un conseil de la légèreté, mais ce ne serait pas celui de l'Esprit-Saint, ce ne sera pas non plus le mien ! Non, ma chère amie, et ceci est plus important que tu ne l'imagines : le démon, selon la parole même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la parabole de la semence, le démon qui voit le bon grain semé dans ton cœur prendra tous les moyens pour l'empêcher de porter de bons fruits. Ainsi, tantôt il t'excitera à une gaieté extraordinaire, tantôt il remplira ton esprit de mille idées vaines. Une autre fois, il te donnera un grand empressement tout naturel pour faire telle ou telle chose ; mais son but est de t'enlever, par la dissipation, tout le baume intérieur de la méditation. Prends-y bien garde, ma chère amie, tâche de conserver aussi longtemps que possible ce sentiment intérieur de la présence de Dieu. Que ce sentiment te suive dans tes différentes occupations ; commence toujours ton travail par son impulsion. »

Tout cela doit se faire progressivement : « En ces choses, il faut aller lentement, selon l'Esprit de Dieu, pour arriver sûrement. Je sais bien que l'empressement naturel et l'imagination n'aiment pas ces lenteurs ; je suis certain que, naturellement, tu aurais voulu tout de suite un règlement qui eût tout indiqué,

(1) *Lettres*, t. I, p. 142.

heure par heure, depuis le lever jusqu'au coucher. Il t'aurait semblé que tu aurais parfaitement accompli tout cela et que tu aurais été au comble de la perfection. Pauvre enfant, tu connais bien peu l'inconstance et la fragilité de l'homme ! Tout ce qui est nouveau est beau. Peut-être aurais-tu été exacte pendant cinq ou six jours, mais bientôt une raison ou une autre serait venue à la traverse. Tu aurais abandonné, aujourd'hui un point, demain un autre, bientôt le pauvre règlement aurait été laissé de côté. Et puis, comme tout ce qui gêne est à charge, tu aurais fini par t'en dégoûter tout à fait, ce qui eût été assurément un grand malheur. En allant petit à petit, et sans nous presser, en ne mettant une pierre qu'après avoir posé l'autre, nous pouvons, avec le secours de Dieu, élever un édifice solide (1) ».

Admirons, ici encore, la sagesse, le sens pratique de l'abbé Cestac. Il ne trace pas un règlement complet ; mais, à peine quelques indications, car il veut que sa sœur se fasse à elle-même son règlement en le vivant.

2° *Un sage directeur*. — Voici quel sera son rôle, quelle sera l'attitude de l'âme vis-à-vis de lui : « Tu ne dois pas craindre de me fatiguer par tes lettres. Il est de mon devoir de t'éclairer, de t'encourager, de te faciliter les moyens d'avancer dans l'aimable chemin de la vertu. En retour, tu dois être disposée à bien profiter des choses qu'il plaira au Seigneur de m'inspirer pour le bien de ton âme (2)..... Mon enfant, aie en moi toute confiance : mon cœur te sera toujours ouvert ; loin de me refroidir à ton égard, ta confiance ne peut qu'augmenter mon attachement ; et j'espère, avec la grâce de Dieu, que, dans une confiance entière, tu trouveras un peu de consolation et peut-être aussi un moyen de guérir tes peines... D'ailleurs, je te le demande, quel serait l'esprit d'un prêtre qui refuserait de consoler une âme affligée, qui la rebuterait ou la repousserait avec dureté ? A la vérité, il est des cas où l'âme, scrupuleuse par sa faute, a besoin d'une conduite plus sévère et conforme à la volonté de Dieu ; mais alors même, il doit se

(1) *Lettres*, t. I, p. 152.

(2) *Lettres*, t. I, p. 131.

rappeler que l'esprit de Notre-Seigneur est un esprit de douceur et de charité. Ne crains donc pas de m'ennuyer par le récit des mêmes misères ; puisque Dieu t'inspire de la confiance en ton frère et parrain, ne crains jamais de lui ouvrir ton cœur, quelque pauvre, quelque malade qu'il puisse être... Donc tu n'as qu'à suivre, pas à pas, les conseils que je te donnerai ; et j'espère, grâce à la bonté du Seigneur sur lequel je compte uniquement, te diriger selon sa sainte volonté (1) ».

3° *La pensée habituelle de l'au-delà.* — L'âme qui veut atteindre à la sainteté aura soin de considérer la vie et le bonheur à la lumière de l'éternité. « Dans toutes tes œuvres, souviens-toi, écrit le Sage, de tes fins dernières (2) ». Qu'est-ce que cette misérable vie ? Peut-on s'y attacher ? Vois la pauvre Ermançe (3). Ses jours ont passé comme un peu d'eau qui s'écoule, et dont, un instant après, il ne reste pas de vestiges. Toi-même tu n'as pas été sans danger. Rappelle-toi ce que te paraissaient le plaisir et les joies du monde lorsque, étendue sur un lit de souffrances, tu voyais la vie comme un souffle, et la mort presque devant les yeux, avec la pourriture pour le corps et le jugement de Dieu pour l'âme. Tu le sais, rien n'arrive sans la permission du Seigneur, et ce n'est pas sans dessein qu'il a permis cette maladie qui t'a portée à faire de sérieuses réflexions ! Pensons à ce que nous devons être un jour ; le présent nous échappe, l'avenir nous engloutit, les jours de notre vie se pressent et la mort arrive à grands pas. Tout cela ne doit pas nous effrayer, ma chère Elise, au contraire, nous devons nous familiariser avec l'idée de la mort, nous la préparer bonne par une sainte vie et un grand amour de Dieu. Celui qui tâche d'aider Dieu n'a rien à craindre. Pour lui, la mort sera une bonne chose ; il ira même jusqu'à la désirer. Combien de saints ont fait de cette vérité une consolante expérience ! (4) »

« Ordinairement, nous appelons heureux ce qui nous donne du plaisir dans ce monde, et nous ne songeons pas, que l'homme

(1) *Lettres*, p. 143.

(2) *Ecccl.*, VII, 40.

(3) Une jeune compagne d'Elise.

(4) *Lettres*, t. I, p. 146.

étant fait pour l'éternité, il n'y a de véritablement heureux que ce qui peut lui servir, lui être utile pour l'éternité. Tout ce qui passe est néant. Le plaisir s'évanouit comme un éclair qui brille et qui n'est plus ! Qu'en reste-t-il ? Hélas ! rien dans ce monde, sinon des remords et des chagrins ; et pour l'autre, le compte à rendre à un Dieu offensé ! Voilà les grandes pensées qui m'occupent dans ces jours consacrés à la pénitence, destinés à nous faire pleurer nos égarements et à rappeler à l'âme qu'elle n'est pas de cette terre. Les jours de la vie s'écoulent constamment et nous entraînent, sans que nous y songions, dans les abîmes de l'éternité. Pourtant, si nous pouvions détourner un peu de nos yeux ce voile qui nous cache la vanité du plaisir, la vanité des richesses, la vanité des honneurs, oh ! que nous verrions les choses bien différemment ! Mais, je le sais, au milieu du monde, on vit comme dans un tourbillon qui trouble notre vue, et nous empêche de voir les choses telles qu'elles sont, et voilà le plus grand malheur : c'est-à-dire que nous vivons comme si nous devions toujours vivre, nous possédons comme si nous ne devions jamais perdre, nous jouissons comme si nous ne devions pas un jour tout abandonner ! Y pensons-nous bien ? Et cependant nous ne manquons pas d'avertissements. Chaque jour la mort nous en donne de bien terribles, et il semble que cela ne nous regarde pas ; nous ne pensons pas qu'avant longtemps, peut-être, d'autres diront de nous ce que nous disons des autres. O mon Dieu, se peut-il que l'homme s'aveugle ainsi ? Se peut-il qu'il abandonne Dieu pour s'attacher à des créatures fragiles et périssables ? Ma chère enfant, n'ayons pas ce malheur (1) ».

4° *Vigilance et prière.* — La méditation des fins dernières portera infailliblement à veiller et à prier. « Ce que je te conseille maintenant, c'est de t'adresser souvent à Dieu, par l'intercession de la très sainte Vierge, et de mettre dans la prière toute ta confiance. Je dis, dans la prière, quel que soit ton état. C'est, en effet, une grande et funeste illusion que de cesser la prière, lorsqu'on a eu le malheur de commettre une faute. Ce découragement n'est pas dans la volonté de Dieu qui connaît bien notre misère, et ne demande jamais plus notre confiance

(1) *Lettres*, t. I, p. 166.

que lorsque tout semble perdu pour nous. Dieu, en effet, prend à notre égard des titres bien propres à nous encourager, même dans nos plus grandes défiances. C'est un père, c'est un médecin, c'est le bon pasteur, c'est le père du prodigue ! Et nous, nous devons choisir, parmi ces titres, celui qui s'allie le mieux à notre situation actuelle. Nous devons nous livrer aux sentiments qui peuvent y correspondre : c'est la reconnaissance, l'amour, la paix, ou bien la confusion, la douleur, le regret, mais un regret filial accompagné d'une vive confiance dans la bonté de notre Dieu.

« Au reste, nous ne devons jamais négliger la vigilance. Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas séparé ces deux choses : veiller et prier. Il faut donc veiller attentivement sur les mouvements de notre cœur ; veiller sur nos démarches, nos vêtements, nos regards, nos oreilles, de manière que tout soit conforme à la sainte volonté de Dieu. Ces deux choses doivent d'ailleurs tellement se lier entre elles que la vigilance soit fondée sur la prière et que la prière s'alimente par le recueillement qui naît de la vigilance (1) ».

5° *Pénitence et Eucharistie.* — Le pieux directeur se contente de rappeler les deux grands instruments de la grâce : les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. A la suite de saint François de Sales, il recommande, à ce point de la formation spirituelle, de faire une confession générale sans se laisser « troubler par aucune frayeur (2) ».

« Pour ce qui regarde ta confession générale, persévère avec courage et confiance, Dieu te bénira. En toutes choses, les commencements sont rudes ; mais on en est amplement dédommagé dans la suite. Combien tu seras heureuse si Dieu te fait la grâce d'arriver à cet état où, marchant avec paix et douceur dans la voie de la sainteté, tu seras exempte de ces anxiétés qui tourmentent une conscience douteuse ou criminelle ! Que le bon Dieu daigne t'en accorder la grâce. Surtout, en te confessant, ne regarde jamais le prêtre comme homme, mais comme

(1) *Lettres*, p. 185.

(2) *Introd.*, ch. XIX.

ministre de Dieu, et cela est vrai. Imagine-toi donc que c'est Dieu qui, lisant mieux que toi-même au fond de ton cœur, te demande néanmoins, de le lui découvrir tel que tu le connais. Suis cette pratique et tu y trouveras une source de tranquillité et une facilité merveilleuse pour déclarer ta misère (1) ».

Régénérée, l'âme puisera force et lumière dans l'adorable Eucharistie. « Tu me dis que tu n'aimes pas à communier ! Je suis sûr que tu te trompes, que tu ne te connais pas toi-même ; c'est-à-dire, que te trouvant si imparfaite, si lâche, tu crains de n'être pas disposée, et alors tu es contente lorsqu'on te renvoie (2) : cela est naturel ; mais, mon enfant, je t'en conjure, par la miséricorde de Dieu, aie confiance, évite le péché, accomplis tes devoirs, et jette-toi dans le sein paternel de Dieu. C'est ce que je ne cesse de demander pour toi... (3) »

Il est certain que « de toutes les actions que nous pouvons faire sur la terre, la plus grande, la plus sainte, celle qui ne peut se comparer à aucune autre, c'est la sainte communion. Malheureusement les fidèles ne sont pas assez instruits sur la nature et la fin de cette union ineffable avec le Sauveur des hommes. Comme ils sont plongés dans la vie des sens, la vie de l'âme s'évanouit à leurs yeux, et tout ce qui peut s'y rapporter n'est plus que comme une pensée lointaine et fugitive à laquelle ils ne portent qu'une très légère attention. »

Quel admirable exposé de la théologie concernant l'union de l'âme au Christ dans la sainte communion ! « L'action de Notre-Seigneur est continue sur les âmes qui lui sont fidèles. Il se communique à elles sans interruption dans la prière, par ses inspirations, par sa grâce... Mais cette communication ne suffit pas à l'ardent amour qu'il a pour nous. Il veut que nos corps même, ces corps qui sont les temples du Saint-Esprit, destinés à jouir d'une splendeur éternelle, ces corps sanctifiés par le baptême et qui aident l'âme à conquérir le ciel, il veut que ces corps aient part à cette union céleste et divine. Son amour, d'accord avec son infinie puissance, a trouvé le moyen de réali-

(1) *Lettres*, t. I, p. 182.

(2) Dans ce temps de jansénisme il fallait, le Bon Père le savait par expérience, revenir plusieurs fois au confessionnal avant d'être admis à la Table sainte !

(3) *Lettres*, t. I, p. 172.

ser ce désir de son immense charité ; il a institué l'adorable Eucharistie. Voilà les effets de l'amour ineffable de notre Dieu, pour ceux qui veulent y répondre, qui veulent l'aimer. Juge, ma chère sœur, si Dieu, après tant de bonté, tant de miséricorde, peut refuser quelque chose à ceux qui l'aiment. L'amour de Jésus pour les âmes fidèles, voilà la clef du mystère ineffable de nos autels. Aussi, les bonnes âmes qui brûlent du divin amour n'éprouvent ni inquiétudes, ni peines ; elles ne soupirent qu'après le bonheur de s'unir à Dieu, elles sentent que Dieu veut s'unir à elles, elles reçoivent Notre-Seigneur plein d'amour, et le mystère disparaît (1) ».

Cette doctrine aurait dû allumer dans le cœur de sa jeune dirigée un désir très vif de la sainte communion. Malheureusement, cette âme timorée avait pour confesseur un prêtre très pieux engagé dans les erreurs jansénistes. Aussi, son frère l'encourageait-il : « Sainte Thérèse, lui écrivait-il, ne voulait jamais communier, il fallait l'y contraindre, et elle dit qu'elle fut à deux doigts de sa perte éternelle à cause d'un confesseur qui la laissait faire sur ce point ce qu'elle voulait. Ainsi, ma chère enfant, aie du courage, tâche de bien remplir tes devoirs quoique tu n'y éprouves aucun goût ; fais-les par obéissance... Ne pas communier ! D'abord ne pas accomplir la communion pascalle et ne pas se mettre dans l'état de la faire, c'est une faute très grave ; c'est, par cela même, un péché mortel. D'ailleurs si tu n'es pas prête à présent, de la manière dont tu te trouves disposée, il y a grande apparence que tu ne seras pas en meilleur état dans huit jours, dans un mois... J'estime, ma chère enfant, que tu dois déferer à l'avis de ton confesseur et communier puisqu'il t'y invite (2) ».

Quand elle se résigne à s'approcher de la Table Sainte, il s'en réjouit : « Avec quelle satisfaction, n'ai-je pas appris que tu aurais, sous peu, le bonheur inestimable de faire la sainte communion ! N'eussions-nous rien en ce monde, ni honneur, ni fortune, ni plaisir, si nous avons Dieu, nous avons tout. Au contraire, eussions-nous tout le reste, si nous ne sommes pas

(1) *Lettres*, t. I, p. 210.(2) *Ibid.*, t. I, p. 177.

bien avec Dieu, qu'avons-nous ? Le temps emporte tout ; Dieu seul est éternel, et il n'y a que ce qui est éternel qui soit en proportion avec l'esprit, le cœur et les besoins de l'homme (1) ».

6° *La très sainte Vierge*. — On ne sera pas surpris de trouver parmi les moyens et gages de persévérance préconisés par le Serviteur de Marie, la dévotion à sa bonne Mère : « Je te recommanderai spécialement à la très sainte Vierge ; prie-la aussi de ton côté ; aie en elle toute confiance, car il y a bien longtemps que je t'ai mise sous sa protection (2) ».

On le voit, l'abbé Cestac, encore professeur et tout jeune prêtre, a composé une véritable « introduction à la vie dévote », un traité complet de vie spirituelle à l'usage de sa sœur et de toute âme qui, dans le monde, aspire à la vie pleinement chrétienne. En fait, selon ces mêmes principes, avec une prudence, un zèle et un dévouement incomparables, il conduisit dans les voies du salut et de la perfection les personnes pieuses qui, à la cathédrale, lui confièrent la direction de leur âme. Un grand nombre d'entre elles ont pu témoigner des rares qualités de l'abbé Cestac dans ce rôle particulièrement délicat.

(1) *Lettres*, p. 187.(2) *Ibid.*, p. 178.

enfant gâtée, à la peine, à la tristesse, au découragement ! Est-ce que vous ne connaissez pas le cœur de notre bonne Mère ? Est-ce que vous n'éprouvez pas chaque jour ses maternelles bontés ? Oh ! oui, elle est bonne ! Et quand nous la croyons loin de nous, son cœur se rapproche du nôtre et semble plus prêt encore à compatir à nos douleurs et à nous consoler.

« Vous vous humilierez donc, de vous être laissé gagner par la peine, et d'avoir privé votre âme du bonheur de recevoir le bon Jésus, et au bon Jésus lui-même vous ferez une amende honorable de regret et d'amour (1) ».

« Surtout ne craignez pas de me fatiguer en me parlant de vos peines. Ne suis-je pas votre Père, votre Bon Père ? N'est-ce pas à moi que la divine et miséricordieuse Maîtresse a donné le soin de vous consoler, de vous soutenir et de vous encourager ? Non, ma bien chère enfant, ne craignez jamais de m'ouvrir votre cœur. Mon devoir, comme mon bonheur, sera de vous aider à bien sanctifier vos croix et à vous sanctifier vous-même (2) ».

A une supérieure : « Tenez ferme avec sœur Marie N..., c'est une bonne âme, mais portée au scrupule, et qui s'y laisserait facilement aller. De là au désespoir et à l'abandon de tout, il n'y a qu'un pas. Qu'elle ne manque pas la sainte communion, malgré ses peines ; qu'elle s'en tienne à ce qui lui a été dit, et qu'elle passe outre, en méprisant les vaines terreurs que le démon cherche à lui inspirer (3) ».

De pauvres religieuses sont-elles, ou bien se croient-elles tourmentées par le diable ? Le Bon Père fait appel, dans ces circonstances, à toute sa prudence et à toute sa science théologique : « Vous comprenez que ce serait une grande simplicité que de vous arrêter à des craintes imaginaires pour ces ridicules farces du démon ! Ne pouvant faire autre chose, il aboie comme un vil animal. Jugez s'il est dégradé, lui qui était un des plus beaux anges du ciel. O Seigneur, ce que c'est que l'orgueil ! Il est donc convenu que vous serez toute honteuse de vos crain-

(1) *Lettres*, t. IV p. 134.

(2) *Ibid.*, t. III p. 317.

(3) *Ibid.*, t. II p. 329.

tes, et que, vous mettant de plus en plus dans la sainte union au cœur de notre divine Maîtresse, vous demeurerez en paix dans la fidélité et l'abandon. » (1)

« Pour ces bruits que vous entendez, n'en tenez aucun compte : ce sont les rats peut-être ; peut-être aussi le démon. Quoi qu'il en soit, n'ayez pas de crainte et inspirez à vos sœurs plus de courage et de confiance. (2)

« N'ayez ni peine ni crainte au sujet des coups que vous avez entendus : le démon est un chien à l'attache ; il peut aboyer, mais il ne peut pas mordre. Le cœur de notre bonne Maîtresse est un asile où il ne pourra pas vous atteindre : n'en tenez plus aucun cas. » (3)

A une religieuse, au sujet d'une personne qui se trouve dans des états extraordinaires : « Après avoir prié et consulté notre divine Maîtresse, je crois devoir vous tracer la ligne que vous avez à suivre dans cette circonstance. En général, on doit accueillir ces voies ou ces manifestations avec une grande réserve : 1° pour ne pas s'exposer à tomber dans les pièges du démon qui, souvent, se transforme en ange de lumière ; 2° pour ne pas non plus favoriser de fausses imaginations qui, finalement, alimenteraient l'orgueil et deviendraient funestes aux âmes qui seraient entretenues dans des illusions dangereuses ; 3° parce que, enfin, il pourrait se rencontrer des âmes rusées qui tiendraient ces voies extraordinaires pour se donner une réputation de sainteté. Hélas ! notre pauvre nature est si faible, et les inventions de l'ennemi sont si subtiles et si variées ! Pour toutes ces raisons, on ne doit accueillir les choses qui sont en dehors des voies ordinaires qu'avec beaucoup de prudence. En tout cas, il y aurait beaucoup moins d'inconvénient à ne pas admettre ce qui serait divin, qu'à accepter ce qui ne serait que diabolique ou naturel... »

« Ici, ma bien chère enfant, deux motifs particuliers vous imposent une réserve très grande : le premier, c'est qu'un bon prêtre, un prêtre éclairé s'occupe de cette personne pour en référer à Monseigneur ; le second, c'est que la Congrégation

(1) *Lettres*, t. III p. 14.

(2) *Ibid.*, t. IV p. 355.

(3) *Ibid.*, t. II p. 462.